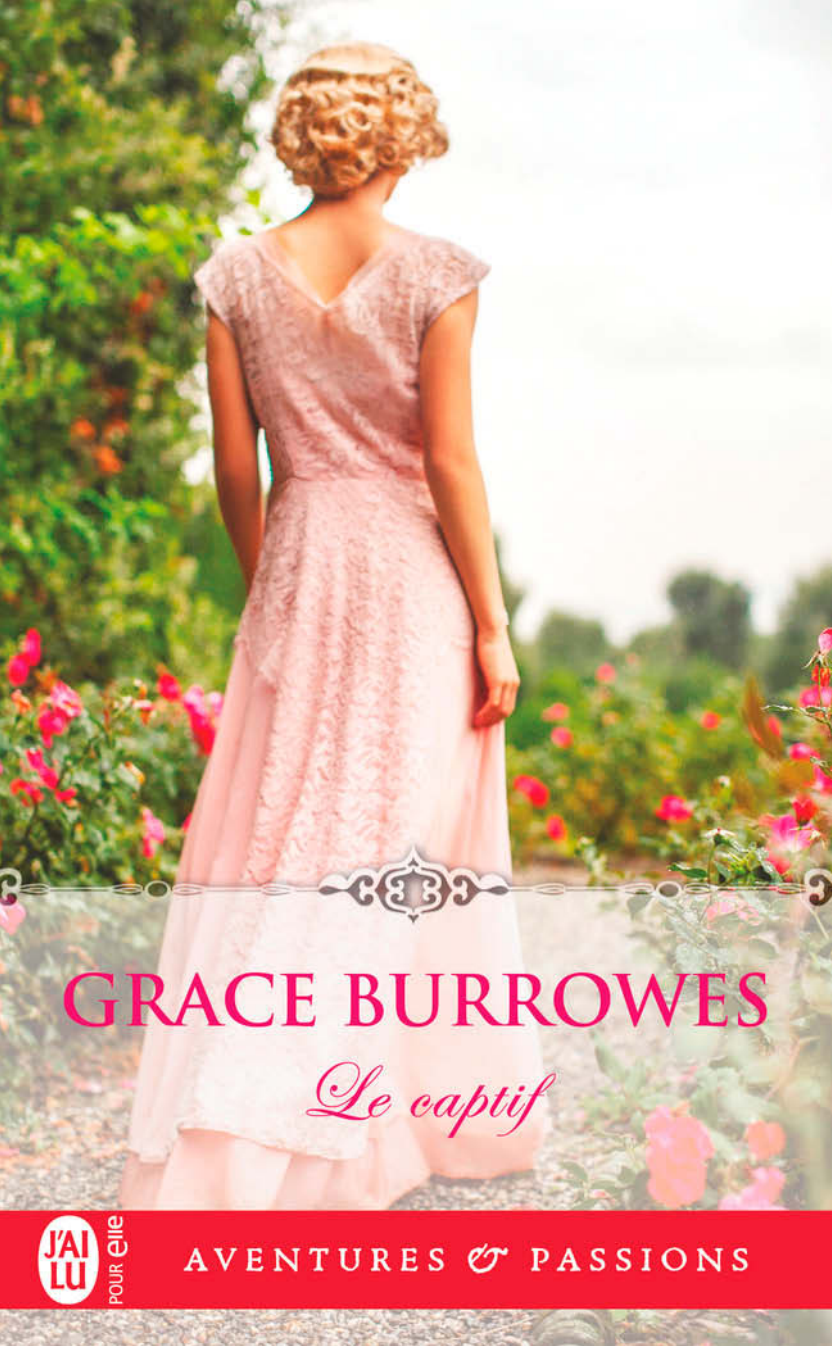

GRACE BURROWES

Le captif

J'AI LU POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Grace Burrowes

Grace Burrowes est une autrice de romances historiques. Grande lectrice, elle a été rédactrice et éditrice, avant de devenir avocate. Elle fait partie des romancières qui ont renouvelé le genre avec ses romances pleines de sensibilité et d'émotions. Traduits dans le monde entier, ses livres ont conquis des milliers de lectrices. Autrice d'une trentaine de romans, elle a été finaliste à cinq reprises du prestigieux RITA Award et a reçu de nombreuses récompenses.

Le captif

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Le traître
Le chef du clan

Les lords solitaires
1 – *Darius*
2 – *Nicolas*
3 – *Ethan*
4 – *Beckman*
5 – *Gabriel*
6 – *Gareth*
7 – *Andrew*
8 – *Douglas*
9 – *David*

Les fiancées Windham
1 – *Le charme caché du Highlander*
2 – *Un Écossais à Londres*
3 – *Un Gallois au cœur tendre*
4 – *Le prix d'un baiser*

La famille Wentworth
1 – *Condamnés à s'aimer*
2 – *Elle rêvait au bonheur*

Les MacGregor
1 – *Ian et Augusta*
2 – *Un Anglais en Écosse*

GRACE
BURROWES

Le captif

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Sophie Dalle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE CAPTIVE

Éditeur original
Sourcebooks Casablanca, an imprint of Sourcebooks, Inc.

© Grace Burrowes, 2014

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2016

À ceux qui sont en guerre,
surtout les guerres invisibles,
puissiez-vous trouver la paix.

1

Dans son enfer personnel, Christian Donatus Severn, huitième duc de Mercie, jugeait les épisodes pédagogiques à la fois insoutenables et précieux. Ces journées – où ses tortionnaires utilisaient ses souffrances pour lui démontrer que l'art obscur de l'interrogatoire pouvait lui coûter sa santé mentale, voire son honneur – renforçaient sa détermination. Un jour, une nuit, dans l'éternité si nécessaire, il savourerait la satisfaction suprême. La vengeance.

— Caporal, vous voyez devant vous la forme mortelle d'un homme naguère grand et puissant, lança Girard, qui allait et venait à pas lents entre la table où était attaché son prisonnier et le mur de pierre humide contre lequel son interlocuteur se tenait au garde-à-vous.

Girard ignorait la précipitation, trait nécessaire à tout tortionnaire digne de ce nom. Grand et mince acolyte du Corse, il hantait la conscience de Christian comme la phtisie habite l'esprit de ceux qui en sont affligés.

— Selon moi, notre duc est encore grand, reprit Girard, car Sa Grâce plie mais ne rompt point.

Il continua de déblatérer en un français à l'accent subtil que Christian, malgré lui, n'avait aucune dif-

ficulté à traduire. Pendant ce temps, son supérieur, Henri Anduvoir, restait tapi dans l'ombre.

Les bourreaux n'étaient pas l'apanage de l'armée de Wellington. Girard avait le don d'arracher la vérité aux plus obstinés et la maltraitance physique n'était pas son unique outil.

Anduvoir, une âme plus simple et à bien des égards plus cruelle, aimait de toute évidence faire du mal pour le simple plaisir.

Christian se consola en songeant qu'un jour, à son tour, Anduvoir souffrirait le martyre.

— Pas encore. Notre duc n'a pas *encore* cédé, insista Girard. Caporal, je vous défie d'imaginer le supplice ou la récompense qui pourraient le pousser à bout. Toutefois, n'oubliez pas que, plus Sa Grâce gardera le silence, plus l'entreprise sera difficile. Quand le Tout-Puissant nous a remis Mercie entre les mains il y a quelques mois, nous avons tenté de savoir par quel col Wellington comptait déplacer ses troupes. Aujourd'hui, nous le savons. Quel est donc, par conséquent, le but de l'exercice ? Pourquoi ne pas jeter directement cette carcasse vivante aux loups ?

Je vous en supplie, faites !

Puis une autre pensée s'immisça dans l'esprit de Christian tandis qu'il cherchait désespérément à se distancier de la scène. Girard sous-entendait-il que Wellington avait gagné la France ? D'une habileté diabolique au jeu du chat et de la souris, de l'espoir et de la démoralisation, Girard interprétait son rôle de persécuteur/protecteur avec une finesse qui aurait sans doute fasciné un homme mieux nourri.

— Nous continuons à apprécier la charmante compagnie de Sa Grâce car le duc sert un autre objectif, poursuivit Girard. Il n'a pas rompu, aussi devons-nous en conclure qu'il nous a été envoyé pour nous enseigner l'art de briser un homme fort, voire d'une force inhumaine. À présent…

De riches effluves de tabac turc titillèrent les narines de Christian, dominant la fragrance de lavande qu'affec-

tionnait Girard et l'odeur perpétuelle de moisi imprégnant les sous-sols du château. Le frugal petit déjeuner de Christian lui remonta dans la gorge. Il se concentra sur le discours philosophique de Girard, maîtrisant de son mieux la nausée, ayant appris à ses dépens que l'on pouvait s'étouffer avec son vomi.

Un talon de botte racla le sol et Christian devina qu'Anduvoir émergeait enfin de l'ombre, tel un reptile cherchant sa source de chaleur préférée.

— Assez de sermons, colonel Girard. Votre chouchou ne nous a rien révélé sur les mouvements de troupes. D'ailleurs, il est devenu muet. N'est-ce pas, monsieur le duc ?

Anduvoir tira longuement sur son cigare avant d'en placer délicatement le bout humide sur les lèvres de Christian.

— J'ai très, très envie d'entendre ne serait-ce qu'un seul hurlement anglais.

Christian détourna la tête, ce qui ne surprit guère Girard. Les visites d'Anduvoir n'étaient pas fréquentes et, comme tout hôte attentionné – ou subordonné prudent –, Girard se mettait en quatre pour le divertir.

Anduvoir apparut dans la ligne de mire de Christian. Petit, brun, les traits grossiers, derrière ses gesticulations de Latin se cachait la jubilation d'une brute coriace.

— Un homme silencieux, notre duc, murmura-t-il, exhalant sa fumée par le nez. À moins que…

Il appliqua le bout incandescent de son cigare dans le creux du coude de Christian ; un bref silence tomba tandis que se répandait une odeur de chair brûlée.

La douleur fulgurante jaillit du bras de Christian vers son cerveau, rejoignant le souvenir de mille et un sévices semblables et s'unissant à eux pour entonner un refrain lancinant.

Vengeance !

Le Dr Martin se racla la gorge, une manie que Gilly commençait à abhorrer autant qu'elle avait détesté la vue de Greendale allumant l'un de ses horribles cigares dans son boudoir.

— Sa Seigneurie était un homme de grande influence.

— En effet, convint Gilly, les yeux baissés comme il convenait pour une veuve.

Comme prévu, la mauvaise nouvelle tomba.

— Il y aura certainement une enquête, comtesse.

— Une enquête ?

D'un geste, elle invita le médecin à s'asseoir. Huit années de mariage avec Greendale lui avaient appris à conserver son calme en toutes circonstances.

— Theophilus, permettez-moi de vous rappeler que ledit homme de grande influence était universellement haï, qu'il allait avoir soixante-dix ans et qu'il est mort d'une crise d'apoplexie au beau milieu d'un dîner organisé pour vingt-huit de ses flagorneurs les plus fiables. À quoi servirait une enquête ?

Depuis l'attaque fatale de Greendale, Gilly exigeait que l'on entretienne un feu dans son boudoir à longueur de journée mais les paroles du Dr Martin l'avaient glacée.

— Lady Greendale…

Martin changeait sans cesse sa sacoche noire de main, faisant tinter son contenu. Gilly était persuadée que la serviette ne contenait qu'un assortiment de flasques de poche.

— Comtesse, vous devez mesurer vos paroles, même avec moi. Je serai sûrement interrogé sous serment. Je n'ose imaginer combien certains mots maladroits relevés par les avocats pourraient ternir votre réputation.

Ses mots à *lui*, bien sûr, sur lesquels il n'avait aucun contrôle. Un Dieu juste infligerait une mort lente et douloureuse à un tel praticien.

— La réputation importe peu si l'on doit être pendu pour meurtre, riposta-t-elle.

— Nous n'en arriverons pas là, affirma Martin.

Il traînait devant la porte, comme si prolonger ce moment risquait de le contaminer non pas de sa culpabilité – Gilly était innocente –, mais de sa vulnérabilité face aux accusations.

— J'ai demandé son avis à Harrison et il a confirmé mon diagnostic par courrier, moins de deux jours après l'accident.

Le Dr Theophilus Martin avait pris cette précaution, moins pour protéger la veuve de Greendale que parce que le défunt et non regretté lord avait réussi à créer autour de lui une aura de défiance suffisamment dense pour polluer chaque recoin de la maison.

— Que pourrait-on me reprocher ?

Sa stupidité, certainement, pour avoir épousé Greendale. Mais ses parents s'étaient montrés catégoriques (*Rends-toi compte, tu seras comtesse !)* et elle était si jeune…

Le Dr Martin lissa ses cheveux blancs.

— Vous n'êtes accusée de rien.

Un examen silencieux du psaume 23 encadré et accroché au-dessus de la console confirma que Gilly ferait bel et bien l'objet de soupçons. Sa vie n'était plus qu'une série de diffamations uniquement fondées sur l'imagination fébrile d'un vieillard, et émises, de préférence, en présence de domestiques.

— On dira que je l'ai étouffé avec un oreiller, n'est-ce pas ?

— Impossible. Vous n'étiez jamais seule dans la chambre. Très joli travail de broderie, comtesse.

Exact. Elle avait toujours été accompagnée par deux infirmières ou le médecin. Quant à l'ouvrage remarqué par ce dernier, il irait à l'hospice dès la fin de l'enquête.

— N'est-ce pas ? dit-elle pour répondre à son compliment. Les infirmières risquent-elles de figurer parmi les suspects ?

Elle ne demanda pas à Martin s'il craignait d'être lui-même mis en cause car, en toute franchise, elle était trop terrorisée pour se poser la question. Il avait beau-

coup fréquenté Greendale Hall, en tant que médecin et ami du maître des lieux. Sa sollicitude actuelle envers Gilly s'expliquait surtout par son désir de percevoir enfin ses honoraires.

— Je les ai engagées en toute connaissance de cause, je doute qu'elles soient importunées, assura-t-il.

Voyant qu'il jetait de fréquents coups d'œil vers la porte, Gilly décida de se lancer. Au diable, la dignité.

— Qui est derrière tout cela, Theophilus ? Mon mari n'est pas encore enterré que déjà, vous évoquez la possibilité d'une instruction.

Il avait au moins eu l'amabilité de la mettre en garde. La façon dont ses doigts se crispèrent sur la poignée de sa serviette trahit son malaise.

— Je ne voulais pas vous infliger prématurément ce fardeau, mais il semble que lord Greendale en personne ait confié à son héritier la charge de régler toutes les formalités.

« Quand je pense que j'ai prié pour que mon mari se remette ! » songea Gilly.

— C'est donc Easterbrook qui ordonne une enquête ? Il est toujours en France, en Espagne ou ailleurs, au service de la Couronne.

— En tant qu'héritier du titre et de la fortune de lord Greendale, Marcus Easterbrook aura transmis ses instructions à ses hommes de loi qui, à leur tour, se seront mis en rapport avec le Conseil du roi et le magistrat local.

Ah, les hommes ! Toujours très organisés dès qu'il s'agissait de protéger leurs biens.

— Greendale était le magistrat en question. À qui revient désormais ce douteux honneur ?

— Probablement à Gordon.

Propriétaire terrien passionné de chiens et de chevaux, Gordon n'avait jamais léché les bottes de Greendale. La panique de Gilly reflua légèrement.

— Voulez-vous une tasse de thé, Theophilus ? Il est chaud.

Et bien fort, pour changer – deuxième acte de rébellion contre les économies infernales que lui avait imposées Greendale.

— Non, merci, comtesse.

Martin se tourna vers la porte, hésita, la main sur la poignée.

— Inutile de vous attarder, Theophilus. Vous avez servi cette famille avec loyauté et cela n'a pas été facile.

Il avait aussi fait preuve d'une discrétion exemplaire.

— Nous nous croiserons au cours de l'instruction, je suppose.

Il hocha la tête et s'éclipsa, confirmant par ce geste qu'il ne se présenterait plus chez elle, même en qualité de médecin, tant que les problèmes juridiques ne seraient pas résolus. Du moins, pas s'il voulait maintenir une apparence d'impartialité. Il ne tenait pas du tout à ce que les hommes de la Couronne s'intéressent de trop près à lui.

Gilly remit du charbon dans le feu – reposez en paix, lord Greendale – et contempla les flammes un long moment, soupesant les choix qui s'offraient à elle.

Tandis que son thé refroidissait, elle s'assit et s'empara d'une feuille de papier et d'une plume pour solliciter un rendez-vous auprès de Gervaise Stoneleigh, l'avocat le plus intransigeant, le plus malin et le plus onéreux à avoir dédaigné l'argent de Greendale.

Une décision qui lui sauva très probablement la vie.

— Girard m'a transmis ses ordres ultimes vous concernant.

Christian tourna lentement la tête. Il se remettait péniblement de sa dernière « journée d'enseignement », une tentative vaine de la part du caporal consistant à lui infliger divers supplices dans le seul but d'amuser Anduvoir, sous l'œil réprobateur de Girard.

Ce dernier désapprouvait les manœuvres brutales qui ne produisaient aucun résultat. L'on ne pouvait que respecter son sens de l'efficacité.

— Vous vous fichez de savoir s'il m'a donné l'ordre de vous tuer, n'est-ce pas ?

Le geôlier devait être d'origine irlandaise ou écossaise et Christian était toujours heureux d'entendre quelqu'un s'adresser à lui dans un anglais dépourvu d'accent français. L'homme était aussi à l'origine de petites attentions destinées à tourmenter le prisonnier avec la plus affûtée des armes : l'espoir.

— Girard m'a interdit de vous maltraiter vu ce que vous avez déjà subi. D'après lui, vous avez gagné votre médaille de combattant, pour ainsi dire, mais vous laisser rejoindre votre duchesse et votre fils dans la tombe serait un acte de clémence. Il assure que vous ne devrez faire confiance à personne et que l'existence qui vous attend ne vaudra pas la peine d'être vécue, en admettant que vos ennemis ne vous tendent pas une embuscade dès votre arrivée dans le Surrey.

Mensonge. Christian n'avait pas d'ennemis dans le Surrey où sa femme et son fils vivaient en paix. Severn était une véritable forteresse, dotée d'une armée de serviteurs dont la loyauté remontait à plusieurs générations. Girard n'était qu'un petit tyran autorisé à s'épanouir dans les entrailles d'un avant-poste de la Grande Armée sur les pentes des Pyrénées et cette affirmation selon laquelle Helene et Evan étaient morts n'était qu'une manigance parmi tant d'autres.

Girard la regretterait amèrement.

Christian s'efforça d'ignorer l'homme qui s'adressait à lui, un grand blond aux yeux verts vouant une admiration méfiante à Girard. Ce dernier l'appelait Michel ; les autres gardes employaient des termes moins respectueux.

Il tenait à la main un couteau étincelant au manche en os auquel Christian demeurait indifférent – presque. Il avait même considéré cet objet comme une sorte

d'ami jusqu'à ce qu'Anduvoir en fasse un usage inconcevable pour un homme sain d'esprit.

— Orthez est tombé en février, annonça le caporal.

La porte de la cellule était ouverte, comme pour narguer Christian puisqu'il était dans l'incapacité de s'enfuir.

— C'était il y a plusieurs semaines. Bordeaux a capitulé le mois dernier, Toulouse aussi et il paraît que Napoléon a abdiqué. Quant à Girard, il a décampé.

Rien de cela n'était vrai. Ces contes de fées n'étaient qu'une variante des histoires que le gardien racontait de temps en temps pour lui redonner espoir. Christian n'était pas dupe.

Le blond se rapprocha.

— J'ai vu ce qui s'est passé ici et j'en suis navré, déclara-t-il avec une sincérité déconcertante. Girard le regrette aussi. Nous sommes en guerre, certes, mais les agissements d'Anduvoir…

Il pouvait toujours parler. Comme souvent, Christian était ligoté à son lit. Comble de la cruauté, Girard se débrouillait pour maintenir son prisonnier en vie. Le matelas était mince mais propre, et Christian disposait sans doute de plus de couvertures que les soldats d'infanterie cantonnés dans une aile du château.

On le nourrissait.

S'il refusait de s'alimenter, on le gavait de force. S'il refusait de se laver, on le baignait de force. S'il refusait l'occasionnelle promenade dans la cour où l'air frais et le soleil agressaient ses sens avec une violence égale à celle de ses geôliers, on l'y escortait de force.

Au fil du temps, l'usage de l'autorité était devenu inutile. S'il voulait se venger un jour, Christian devait se préserver. Il s'était donc plié aux règles imposées, acceptant les sorties et mangeant ce qu'on lui donnait, histoire de nourrir ses rêves de vengeance, sinon son corps.

Entre les séances de torture infligées par Girard ou ses complices, on lui laissait le temps de se remettre. Quand certains – Anduvoir, surtout – dérapaient,

on le soignait. Il estimait mériter une mort simple et relativement indolore.

Il s'efforça d'éprouver un sentiment de gratitude, de peur, de soulagement. N'importe quoi plutôt que ce regret immense d'être privé de sa vengeance.

— Je suis désolé. Vraiment désolé.

Girard avait prononcé des paroles semblables, sur ce même ton, en le déposant avec douceur sur son lit après un interrogatoire particulièrement brutal.

Christian sentit la lame trancher ses liens, la douleur atroce du sang affluant brusquement dans ses mains et ses pieds.

— Je suis désolé, répéta le caporal.

Après quoi, Christian ne sentit… absolument rien.

2

— Dès que les canons se taisent, les ordres fusent dans toutes les directions.

Devlin St. Just – le colonel St. Just, s'il vous plaît – se plaignait de la paix, un privilège douteux réservé aux militaires de carrière.

— Pendant la guerre, la paperasserie se limitait à un côté de la frontière, enchaîna-t-il. Aujourd'hui, nous sommes obligés de parcourir l'Europe en long et en large parce que les pigeons s'y refusent.

— Si vous apportez des ordres de Baldridge, ce doit être important, observa Marcus Easterbrook – désormais lord Greendale.

Il ne l'ébruiterait toutefois pas avant de connaître les résultats de l'enquête, les révélations de mauvais aloi équivalant à une trahison au sein des officiers de Wellington.

Easterbrook but une gorgée de cognac avant de passer la bouteille à son camarade, car une armée victorieuse se devait d'être une institution affable et enjouée – et aussi parce que, comme de nombreux messagers militaires, St. Just avait l'oreille des généraux. Hélas, hormis la visite occasionnelle d'une catin, le cognac constituait la seule gâterie disponible sous la tente d'Easterbrook !

Bâti comme une armoire, grand, musclé, le colonel St. Just maniait le fusil ou l'épée avec une intensité meurtrière, mais Easterbrook n'enviait guère son rôle. Pour épargner son cheval, St. Just devait voyager léger, et pour mener ses missions à bien, il devait presser le mouvement, empruntant souvent des raccourcis en faisant fi des dangers.

— On ne fait pas tourner un bon cognac dans son verre, Easterbrook, observa St. Just en s'en reversant un doigt. C'est vulgaire.

St. Just était un fils illégitime – mais d'un duc. Easterbrook se resservit généreusement et répliqua :

— Pendant la guerre, on développe une certaine tolérance envers les écarts de conduite.

— N'est-ce pas ? renchérit St. Just.

Il fit tournoyer son alcool, le huma, puis le reposa sur la table.

— Parlez-moi de ce duc disparu, reprit-il. Tout le camp en parle, pourtant, nous n'avons jamais entendu son nom à Paris.

Une chance.

— Ici dans le Sud, le duc disparu est une légende, répliqua Easterbrook, vaguement agacé que St. Just s'adonne ainsi aux commérages. Le huitième duc de Mercie avait rejoint l'armée de Wellington, servant essentiellement au sein de son état-major. Il avait eu un héritier et acheté une commission comme le voulait la tradition familiale.

— Un enfant ne suffit pas à garantir une succession ducale.

Hélas pour le pauvre duc, non ! Toutefois, si la mémoire d'Easterbrook était bonne, St. Just possédait une nombreuse fratrie légitime.

— Vous avez dû connaître Mercie, reprit Easterbrook. Il avait beaucoup d'influence, et était aussi arrogant que peut l'être un duc né et élevé en tant que tel. Étant son cousin, je peux vous assurer que la succession n'était pas en péril. Mon père était

le frère cadet de l'héritier du duché, bien qu'il ait pris le patronyme de son épouse pour satisfaire aux exigences du contrat de mariage. Je suis un Severn jusqu'au bout des ongles.

— Vous connaissez Sa Grâce ?

Comme si un duc refuserait de s'associer avec un quelconque cousin ?

— C'était mon unique proche du côté de mon père, le sien étant le plus âgé de mes oncles. Quoi qu'il en soit, Mercie a acheté ses couleurs et servi honorablement puis, un beau matin l'été dernier, il s'est volatilisé. Nous avons retrouvé son uniforme, sa trousse de rasage et son cheval près d'un ruisseau au nord du campement et conclu qu'il s'était noyé en se lavant.

Enfant, Christian nageait pourtant comme un poisson. Easterbrook avait d'ailleurs signalé ce détail aux officiers chargés de l'enquête, qui avaient par conséquent penché pour l'hypothèse d'une désertion.

Défection d'un pair et officier. La commission d'enquête ne s'était guère apitoyée sur le sort du duc. Dommage.

St. Just n'était de toute évidence guère impressionné par la qualité du cognac car il semblait préférer effleurer le rebord de son verre du bout du doigt plutôt que d'en déguster le contenu.

— Un homme adulte, noyé dans un ruisseau ? s'étonna-t-il.

— Vous avez servi en Espagne ?

— Pendant des années, et au Portugal avant cela. Oui, je sais, inondations soudaines, romanichels, autochtones sympathisants des Français, déserteurs français… C'est sans doute une bénédiction que Sa Grâce soit morte engloutie par les eaux.

— Il en conviendrait probablement s'il était encore en vie, acquiesça Eastbrook. Vous fumez ?

— Non, merci.

Il ne fumait pas, il filait comme le vent et il s'était offert un moment de repos, paupières closes, avant de consommer son déjeuner : pain noir, beurre, pommes de terre bouillies et ragoût de bœuf. Après celle de ses camarades du mess, la compagnie de ce parangon de vertu aurait dû réconforter Easterbrook. Or, il n'en était rien.

Easterbrook coupa le bout d'un cigare.

— Quelques semaines après la disparition de Mercie, nous avons entendu des rumeurs selon lesquelles les Français avaient capturé un officier anglais de haut rang en civil.

St. Just déplaça son tabouret vers l'entrée de la tente dont les pans étaient ouverts pour laisser passer la brise.

— Pauvre bougre.

— J'ai connu des hommes qui refusaient de se laver par peur de perdre la protection que leur conférait leur uniforme d'officier.

Car les Français, considérant comme espion tout officier anglais capturé en civil, donnaient sans limites et sans pitié libre cours à leurs fantaisies au cours des interrogatoires de ces infortunés.

— Je garde toujours mon uniforme à portée de main, avoua St. Just.

Easterbrook passa son cigare sous son nez pour humer une bouffée de privilège et de plaisir, si mineurs fussent-ils.

— Moi aussi, admit-il. Quand les rumeurs se sont tues, un courrier est arrivé d'on ne sait où, adressé à l'un des aides de camp de Wellington. Il n'était pas signé mais son auteur prétendait être un médecin français. Il expliquait qu'un officier anglais titré était détenu sous la torture et que le paiement discret d'une rançon serait opportun.

— Inhabituel, marmonna St. Just.

Officiellement, il était hors de question de céder à de tels chantages, les deux parties ayant décidé de

retenir leurs prisonniers pendant la durée des hostilités. Au dernier décompte, certains Anglais jouissaient de l'hospitalité aléatoire de Verdun depuis plus de dix ans.

— Et même, louche, rétorqua Easterbrook. Cette lettre s'est perdue dans les voies diplomatiques, mais des espions expédiés sur place ont rapporté à Wellington qu'ils n'avaient rien trouvé, rien entendu, rien vu.

Dieu merci.

— Et pourtant, cela vous a redonné espoir ?

— L'espoir de quoi ? Mercie avait disparu depuis plusieurs mois. Il a grandi dans le luxe et s'est toujours fait plaisir. Même dans le camp d'internement des officiers de Verdun, il aurait craqué. Comment voulez-vous qu'un homme de son milieu supporte la torture ? Ou n'importe quel homme, d'ailleurs ? En outre, après tout ce temps, on ne pouvait s'empêcher de se demander si Mercie souhaitait encore être sauvé.

St. Just examinait son breuvage, alors que la plupart de ses camarades l'auraient avalé depuis longtemps et se seraient resservis.

— Sa Grâce avait une épouse et un fils. Pourquoi aurait-il refusé d'être secouru ?

— En faisant le ménage après le passage de Soult, nous avons libéré des prisonniers de guerre. Ils n'ont pas tenu le coup aux mains des Français.

— Les Français eux-mêmes ont souffert, argua St. Just.

Il étudia l'étiquette sur la bouteille de cognac comme s'il lisait ce qui y était inscrit – en français, bien sûr.

— Peu importe à quel camp ils appartiennent, les prisonniers n'ont jamais droit à des rations complètes.

— Les privations ne sont qu'une partie d'un tout.

Avant de remplir son verre, Easterbrook se servit de la lampe à pétrole sur la table pour allumer son cigare. Il scruta les alentours, soudain pressé de changer de sujet.

— Quoi de plus gratifiant que d'honnêtes libations, une catin appétissante et un bon cigare ?

— Une paix juste et durable, riposta St. Just, les yeux tournés vers le nord, en direction de cette bonne vieille Angleterre. Mais vous me parliez de votre cousin.

Le colonel préférait parler d'un duc disparu que des filles de joie. Décidément, la guerre en poussait certains à d'étranges comportements.

— Le duc disparu, qui selon moi est auprès de son Créateur. Quand Toulouse est tombé, il y a quelques semaines, un Irlandais éméché et d'une loyauté contestable a laissé entendre qu'un officier anglais titré avait été retenu dans un château en ruine au pied des montagnes. Apparemment, l'édifice bâti sur le site d'une forteresse médiévale comportait plusieurs donjons. D'après lui, le prisonnier était libre depuis que les galants Français avaient abandonné les lieux.

— Les Français vaincus.

— Exact, approuva Easterbrook en levant son verre.

Il tira sur son cigare et tenta une fois de plus de réorienter la conversation.

— Vous partez pour le Canada avec les autres ?

— Sans renier ma patrie, j'ai des obligations familiales, répondit St. Just avant d'enchaîner : Si je comprends bien, vous en avez déduit que cet Irlandais mentait ?

C'était cette ténacité infaillible qui lui permettait de mener ses missions à bien. Easterbrook commençait à le haïr presque autant qu'il le respectait.

— Cet Irlandais était…

Il marqua une pause, contempla le plafond de la tente. Que dire ? Rêver de récupérer un duché prospère n'était pas un crime, tout de même ?

— Ce type était ivre et ses motivations discutables. Que fabriquait-il dans ce fameux château ? Et où se trouve le duc disparu, maintenant que tout le monde est au courant de l'abdication de l'empereur ?

St. Just écarta davantage le pan de la tente comme pour laisser entrer plus de lumière. De son côté, Easterbrook se réjouit de l'incommoder avec sa fumée.

— Si Mercie a été torturé, ses facultés mentales ne sont peut-être pas au mieux, fit remarquer St. Just. Et qu'aurait-il à gagner à venir jusqu'ici plutôt que de rentrer directement chez lui depuis la côte ?

— Comment aurait-il pu payer la traversée ? Comment un homme soumis à des privations et à des tortures physiques pendant tous ces mois pourrait-il parcourir une telle distance à pied ? En supposant qu'il soit vivant, ce que je ne crois plus depuis longtemps, ce type serait un héros. Quant à ceux qui tentent de se faire passer pour Mercie, nous leur offrons un repas chaud et les traitons avec un minimum de courtoisie jusqu'à ce que je sois en mesure d'assurer nos généraux que ce sont des imposteurs.

Impassible, St. Just croisa les bras en contemplant les volutes de fumée grises.

— Qu'un médecin français ait pris le risque d'écrire une telle missive m'étonne. Si elle était tombée entre de mauvaises mains, il aurait été fusillé pour avoir trahi la République.

Le tabac étant censé calmer les nerfs, Easterbrook tira avec force sur son cigare jusqu'à ce que l'extrémité rougeoie, puis il exhala la fumée par le nez.

— Mercie a peut-être été capturé, mais quelles chances y a-t-il que les Français s'emparent d'un homme en train de se baigner, lui interdisent de revêtir son uniforme, s'aperçoivent qu'il est duc et continuent malgré tout à le retenir pour l'interroger ? C'est inimaginable. D'ailleurs, poursuivit Easterbrook en se levant, pressé de se débarrasser de son hôte, rien ne nous permet d'affirmer que le détenu en question pourrait

être Mercie. Ce dernier était de toutes les réunions, on le consultait dès qu'il s'agissait de stratégie, il avait même exploré certains cols. En dépit de son arrogance, c'est – c'*était* – un type rusé, et mettre la main sur lui aurait été fort utile aux Français.

— À condition qu'il fléchisse.

Easterbrook porta la bouteille à ses lèvres car, comme par hasard, elle serait vide à son retour, nonobstant la victoire et l'affabilité.

— Je ne résisterais pas, murmura-t-il.

Peut-être avait-il un peu trop bu, à moins que ce ne soit la compagnie de ce modèle de colonel St. Just.

— Certes, je m'efforcerais de tenir, reprit-il, mais j'ai entendu des histoires abominables. Entre nous, St. Just, j'ai le regret de vous dire que je m'effondrerais.

— Vous n'en savez rien.

St. Just se leva avec une aisance déconcertante pour un homme qui avait chevauché depuis Paris.

— Merci pour votre hospitalité, le repas, le cognac, votre présence. Je vais voir mon cheval.

Dieu bénisse cette pauvre bête !

— Votre cheval ?

— J'ai mes propres montures. C'est plus prudent. Bien que nous ayons franchi de longues distances ces derniers jours, je dois le faire marcher pour lui délier les jambes. Vous pouvez vous joindre à moi si vous le souhaitez.

— Excusez-moi, colonel Easterbrook, colonel St. Just ?

Un subalterne à peine en âge de se raser s'immobilisa, haletant, devant la tente avant de les saluer avec l'enthousiasme exagéré d'un jeune guerrier n'ayant jamais connu le front.

— Anders.

Easterbrook aspira une dernière bouffée de fumée, jeta son mégot à terre et l'écrasa du bout de sa botte.

— Vous venez de la part de Baldridge ?

— Le général Baldridge a encore un duc disparu pour vous. Nous l'avons emmené au mess des officiers.

— Épatant, grommela Easterbrook. Celui-ci parle-t-il au moins l'anglais ?

— Il ne dit rien du tout, mon colonel. Il a des yeux d'un bleu incroyable.

— Un point pour lui. Allez me chercher mon cheval, Anders. St. Just et moi reviendrons aussitôt après nous être débarrassés de Sa toute dernière Grâce. Venez, St. Just. Les ducs disparus ne se présentent qu'environ une fois par semaine dans ce coin perdu. Maintenant que les mangeurs de grenouilles nous ont délaissés, c'est notre principal divertissement.

Debout devant la tente, Christian claquait des dents dans la brise nocturne, ce qui ne l'avait pas empêché d'entendre l'échange qui avait eu lieu à l'intérieur.

— Encore un duc disparu, avait annoncé le subalterne à un général, d'un ton monocorde. C'est le troisième ce mois-ci. Nous avons envoyé chercher le colonel Easterbrook.

— Pauvre Easterbrook, avait soufflé l'officier supérieur. Celui-ci a aussi une histoire rocambolesque à nous raconter, je suppose ?

— Pas que je sache, colonel. Il paraît… eh bien…

— Vous êtes autorisé à vous exprimer librement, Blevins.

— Si je prétendais avoir erré à travers les collines pendant des mois, vécu de rien, perdu la raison à la suite d'un coup sur la tête ou été capturé par les Français, je serais bien content de lui ressembler.

— Expliquez-vous.

— Il est maigre comme un coucou, il a le regard d'un homme qui a connu l'enfer. Il ne babille pas comme les deux précédents.

— Les quatre précédents, vous voulez dire. Easterbrook devra sans doute le dénoncer aussi, mais

une bonne action n'est jamais perdue. Emmenez-le au mess, donnez-lui un repas convenable. On ne sait jamais, et offenser un duc serait malvenu, surtout s'il est fou.

— À vos ordres, colonel.

Blevins émergea de la tente et en rattacha consciencieusement le rabat, qui continua toutefois de claquer dans le vent.

Christian se réhabituait peu à peu à entendre d'autres bruits que le fracas de portes en fer, le trottinement des rats, les propos pseudo-philosophiques de Girard et les bougonnements de ses geôliers.

— On va vous nourrir en attendant les ordres, lui annonça le blond et rougeaud Blevins.

À en juger par son uniforme impeccable, soit il était issu d'un milieu aisé, soit il était particulièrement attentif à son apparence – à moins qu'il n'ait récemment acheté ses couleurs.

— Votre Grâce, murmura Christian.

— Je vous demande pardon ?

— On va vous nourrir, *Votre Grâce*, articula Christian au prix d'une gymnastique mentale épuisante.

— Ah, oui ! Bien sûr, euh… Votre Grâce.

Écarlate, Blevins s'éloigna au pas de charge. Il dut ralentir l'allure pour attendre Christian. Son embarras n'était pas tant le résultat d'une absence de bonnes manières que d'un sentiment de pitié envers cet homme ayant visiblement perdu la raison et sa trousse de rasage depuis un bon moment.

— Ce sera un humble repas, Votre, euh… Grâce. Ragoût de bœuf, pommes de terre bouillies avec du sel et du beurre, et l'inévitable pain rassis. C'est mieux que rien. La situation est moins pénible depuis que ce cher Wellington a remis Soult à sa place. Les autochtones sont heureux de nous donner à manger en échange de quelques pièces.

Ce flot de mots anglais résonnait aux oreilles de Christian comme un chant d'oiseau à l'aube d'une

journée d'été. Easterbrook était en chemin, il l'aiderait à regagner l'Angleterre, à rejoindre son épouse dévouée, sinon aimante, et leurs enfants. À présent, Evan devait marcher et parler, il avait sûrement perdu ses boucles de bébé. Peut-être même était-il assez grand pour une promenade tranquille à cheval avec son papa.

Au cours de sa séquestration, Christian avait entretenu d'innombrables et délicieuses conversations imaginaires avec son fils. Il lui avait choisi son premier poney, lui avait lu ses histoires préférées avant de le border dans son lit, et même offert un ou deux chiots. En esprit, il avait expliqué avec douceur à l'enfant que papa avait quelques Français à tuer, mais qu'il rentrerait très vite à la maison.

Telle une gifle, un arôme de bœuf bouilli interrompit le fil de ses réflexions. Il avait pris l'habitude de cataloguer ses perceptions. Les odeurs pouvaient être anglaises, ou rurales, ou françaises. Le bœuf bouilli était incontestablement anglais. La boue envahissante fleurait la campagne. Ce fichu chat roux aux poils emmêlés qui se frottait contre ses bottes était français.

Il se pencha prudemment pour le repousser – sans le lancer, sans lui tordre le cou – à un mètre. Les chats étaient forcément français.

— Voulez-vous du thé, Votre Grâce ? lui demanda Blevins avec un empressement qui frisait l'ironie. Les épouses nous en fournissent, contrairement aux régisseurs.

— Je me contenterai d'une tasse d'eau chaude. Merci.

La seule pensée d'avaler une gorgée de thé suffisait à lui donner la nausée.

— Entendu, Votre Grâce.

Les ducs n'avaient-ils plus coutume de remercier leurs serviteurs ? Le visage de Blevins s'éclaira et il s'éclipsa. Peut-être espérait-il que Christian prendrait enfin la peine de se raser avant qu'il revienne ?

Bientôt, Easterbrook serait là, puis ce serait le retour en Angleterre où Christian pourrait échafauder des plans pour se venger d'Anduvoir et de Girard. Après quoi, tout redeviendrait comme avant.

— Perdre tout espoir doit être douloureux, observa St. Just tandis qu'Easterbrook et lui se dirigeaient vers le mess des officiers. Après tout, Mercie est votre cousin.

Il avait adopté un ton désinvolte mais était vaguement décontenancé par l'attitude d'Easterbrook. Si un membre de sa propre famille avait ressurgi après une longue disparition, il aurait sauté de joie.

Or, Easterbrook paraissait inquiet.

— Mercie est jeune. Si c'est bien lui, s'il a encore toute sa tête et s'il n'est pas brisé physiquement, il pourrait reprendre le cours de son existence d'avant, ou à peu près.

Quiconque retenu pendant des mois par les Français possédait une force intérieure que St. Just ne pouvait qu'envier. Pourtant, la créature qu'ils découvrirent sous la tente lui inspira un élan de pitié.

Assis tout seul au bout d'une table, Mercie prenait de minuscules bouchées de pommes de terre, posait sa fourchette, mâchait soigneusement, recommençait. Il n'avait pas touché à sa viande. D'apparence négligée, les traits anguleux, il évoquait un saint revenu d'une expédition de prières et de combats contre les démons.

— Un véritable duc se tient bien, commenta Easterbrook en se rapprochant. Mais il se jetterait sur ce ragoût s'il n'en avait pas mangé depuis des semaines. Je suis Easterbrook.

Il s'installa en face de l'individu efflanqué et silencieux, aux yeux d'un bleu étincelant, et croisa les bras.

— Mes dents branlent, colonel. Je ne peux pas goûter à ce bœuf parce que les Français étaient trop parcimonieux pour me donner ne serait-ce qu'une orange.

— Ah, bien sûr ! Ces pingres de Français.

Easterbrook jeta un coup d'œil sévère aux officiers qui faisaient mine de vomir, deux tables plus loin.

— Peut-être ferions-nous mieux de discuter dehors.

St. Just aurait préféré qu'il chasse ses camarades car l'air froid de la montagne risquait d'anéantir ce fantôme d'homme.

— Peut-être ferions-nous mieux de discuter dehors, *Votre Grâce*, Marcus, rectifia le spectre posément.

— Pardonnez-moi, répliqua Easterbrook si courtoisement qu'il semblait se moquer. Votre Grâce, bien sûr.

L'homme se leva avec lenteur et personne ne lui vint en aide. La détermination dans son regard suffisait à décourager qui que ce soit, songea St. Just.

— Si vous étiez Christian Severn, duc de Mercie, attaqua Easterbrook dès qu'ils furent à l'écart de la tente, vous ne porteriez pas cette barbe. Vous semblez ne pas vous être rasé depuis des semaines, vos mains sont sales et, pour être franc, vous sentez mauvais.

— Mes mains tremblent trop pour manier le rasoir, cousin. Les Français refusaient de le faire à ma place, de peur que je ne réussisse à arracher la lame au barbier pour me trancher la gorge. En revanche, de temps en temps, ils me taillaient la barbe.

L'explication était logique, pourtant Easterbrook l'éluda d'un geste – incertain – de la main.

— Pour l'amour du ciel, le duc de Mercie était dans la fleur de l'âge. Vous avez la peau sur les os, vous n'êtes pas en uniforme, vous n'arborez aucune chevalière.

Normal. Les Français la lui auraient confisquée immédiatement.

À l'intérieur de la tente, des bruits de pas et des murmures indiquaient que les officiers s'étaient rapprochés de l'ouverture pour écouter l'échange.

— J'ai été juste assez nourri pour rester vivant, pas pour conserver mes forces. Vous insultez votre cousin, Easterbrook.

— La moitié de ce camp sait que j'étais le cousin de Mercie, cracha Easterbrook tandis qu'Anders lui amenait son cheval. M'obliger à identifier les imposteurs est devenu un vieux sujet de plaisanterie. Mon cousin était gaucher. Vous mangiez avec la main droite. Éclaircissez donc ce mystère.

L'explication donna à St. Just l'envie furieuse d'enfourcher sa monture et de filer n'importe où – à Paris, à Moscou, à Rome –, mais le plus loin possible. Sa Grâce venait de lever le bras gauche. Ses deux derniers doigts étaient déformés et arboraient d'affreuses cicatrices.

— En guise de cadeau pour leur chef, les geôliers ont décidé en son absence que je devais rédiger une confession. Ils voulaient la lui présenter dès son retour de Toulouse. Ils ignoraient que j'étais gaucher. Ils ont donc concentré leurs efforts sur la main qu'ils jugeaient la moins utile. De toute façon, je n'ai jamais écrit ces aveux. Quand le colonel Girard a eu terminé de les punir, il s'est répandu en excuses, acheva Christian d'un ton narquois.

St. Just s'éloigna de quelques pas pour pouvoir jurer en paix.

— Tous les lecteurs du *Times* connaissent l'histoire du duc disparu, insista Easterbrook avec une pointe de désespoir (selon St. Just). Mon cousin était un homme robuste, séduisant, méticuleux, très soigné de sa personne. Ses relations familiales figurent dans le *Debrett's*[1], et sont connues de tous les gens de la bonne

1. Annuaire mondain répertoriant la noblesse britannique. *(N.d.T.)*

société. Vous êtes décharné, sale, abominablement mal habillé…

Il continua ainsi sa diatribe, haussant le ton – probablement pour le bénéfice des curieux sous la tente. C'en était trop.

— Easterbrook, occupez-vous de votre cheval, intervint St. Just.

Anders tenait les rênes d'un énorme alezan, à la fois puissant et pourvu d'une certaine grâce ibérique. La bête piaffait et retroussait la lèvre supérieure tout en tendant le cou vers l'avant.

Vers le duc disparu.

— Aragon ! gronda Easterbrook.

Aux côtés d'Aragon, la monture de St. Just se tenait parfaitement tranquille.

— Non, pas Aragon, répliqua Mercie en s'avançant vers l'animal. Chesterton. Vous avez récupéré mon cheval, cousin, et vous l'avez rebaptisé. Sans doute devrais-je vous remercier d'avoir pris soin de lui. Dieu sait ce qu'il serait devenu s'il était tombé entre les mains des Français.

Le cheval poussa un hennissement joyeux.

La preuve était là, s'il en fallait une, pensa St. Just.

— Tu viens de retrouver ton duc, mon vieux, dit-il. Easterbrook, soit ce cheval a lu le *Debrett's* et monté un complot avec un imposteur, soit vous avez devant vous son maître, en chair et en os.

Une demi-douzaine d'officiers étaient sortis de la tente, leurs uniformes indiquant qu'ils appartenaient à la cavalerie. Pas un seul ne contesta la conclusion de St. Just.

Easterbrook se renfrogna tandis que la bête reniflait les poches du duc disparu. Celui-ci lui caressa l'encolure.

— Parbleu…

Easterbrook fit un pas en avant vers cet homme dont la mort, quoique tragique, l'aurait bien arrangé. Mais le duc leva sa main valide.

— Je vous en prie, ne nous mettez pas tous deux dans l'embarras. Épargnez-nous un déploiement de sentimentalité comparable à celui de cet animal. Apportez-moi plutôt de quoi écrire, que je puisse envoyer un message à la duchesse sans attendre. J'apprécierais aussi une tenue de rechange, un seau d'eau, une serviette de toilette et du savon.

Pour la première fois, l'expression d'Easterbrook trahit un mélange de consternation et… d'effarement.

— Vous n'êtes donc pas au courant ? Dieu vous vienne en aide, personne ne vous a prévenu, pour Helene.

3

— Votre Grâce, vous avez de la visite.

Depuis trois jours et trois nuits que Christian avait réintégré sa demeure londonienne, les domestiques, du majordome au cireur de bottes, ne cessaient de lui adresser des sourires béats.

On l'avait *torturé* durant des mois et eux souriaient comme des simplets. Les voir si heureux, sentir la maisonnée se réjouir à chaque détour de couloir l'exaspérait – et cette réaction irrationnelle, persistante, le tourmentait.

Même Carlton House lui avait envoyé une invitation. Comment pourrait-il se présenter devant le Prince Régent ? Il flotterait littéralement dans son habit de cour.

Le majordome toussota.

Ah, oui ! Une visite.

— À cette heure-ci ?

— Cette personne dit que c'est urgent.

— De qui s'agit-il ?

Meems traversa la pièce et lui présenta un plateau en argent sur lequel était posée une carte.

— Lady Greendale, ce nom ne me dit rien.

Pourtant, un domaine Greendale existait à quelques heures de route de Severn. Son propriétaire, un vieil avare prétentieux, passait son temps à assommer

ses pairs de la Chambre des lords avec ses interminables discours sur le respect et la décence. Une bande noire barrait le coin de la carte, signalant que la visiteuse était veuve, peut-être encore en deuil.

— Je ne reçois personne, Meems. Vous le savez bien.

— Oui, bien sûr, Votre Grâce, puisque vous êtes en convalescence. Bien sûr. Elle affirme être un membre de la famille.

Derrière le sourire de Meems, Christian devina la pire des offenses : l'espoir. Le majordome espérait de tout cœur que Sa Grâce allait enfin laisser entrer quelqu'un d'autre qu'un homme d'affaires ou un valet de pied.

Christian caressa le bord du bristol du bout du doigt. Gillian, comtesse de Greendale, le priait de bien vouloir lui accorder un entretien. Une cousine lointaine et âgée de ses défunts parents, peut-être ? Il ne pouvait guère se fier à sa mémoire.

Parfois, il lui était impossible d'échapper à certains devoirs. Signer des dizaines de papiers, par exemple, afin que l'argent gagné par le duché puisse servir à payer les dépenses engendrées par ledit duché. Apprendre à écrire son nom de la main droite s'était révélé un exercice fastidieux. Au prix d'un effort surhumain, Christian s'était borné à froisser les feuilles et à les jeter au feu plutôt que d'envoyer valser l'encrier.

— Conduisez-la au salon.

— Ce ne sera pas nécessaire.

Une petite femme blonde contourna Meems et vint se planter devant le bureau.

— Bonsoir, Votre Grâce. Gillian, lady Greendale.

Elle le gratifia d'une minuscule révérence suggérant une connaissance minime du respect dû à son rang et du rôle de Meems, chargé d'annoncer les visiteurs.

— Nous avons à discuter d'une affaire familiale.

Non, rectifia mentalement Christian, elle ignorait *tout* des bonnes manières et, à en juger par sa tenue, n'avait pas de mari pour les lui enseigner.

Cette femme portait le deuil et elle avait les traits tirés. Elle ne souriait pas, semblait même avoir oublié comment s'y prendre.

Christian en fut presque soulagé.

— Meems, apportez-nous un plateau, je vous prie, et fermez la porte en sortant.

Christian se leva dans l'intention d'aller se poster près de la cheminée, mais la comtesse ôta sa jaquette et la lui tendit. C'était un somptueux vêtement de satin noir, aux ourlets brodés de fils aubergine. Il savoura la sensation du tissu sous sa paume, doux, élégant, imprégné de chaleur. Pour un peu, il en aurait humé le parfum fleuri, celui d'une lady, pas d'une simple femme.

Au fil du temps, loin de s'estomper, les rappels des privations dont il avait été l'objet se multipliaient.

— Bien, commença-t-elle, balayant la pièce du regard.

Intrigué par son audace, Christian plia la veste, la drapa sur le dossier d'un fauteuil et laissa le silence s'installer.

— Bien, répéta-t-il plus doucement. Voulez-vous vous asseoir, lady Greendale ?

Elle n'avait pas trente ans et une silhouette toute en courbes harmonieuses qui ne pouvait que retenir l'attention d'un homme. Ou du moins l'aurait retenue si l'homme en question n'avait pas été davantage préoccupé par la perspective d'échanger des mondanités autour d'une tasse de thé alors qu'il ne pouvait en boire.

Elle prit place sur un canapé face à la cheminée, ce qui rassura Christian puisque cela lui permettait de se placer près de celle-ci. Il y posa le coude, regrettant une fois de plus de s'être arrêté à Londres plutôt que de regagner directement Severn.

— Je suis fort embarrassé, milady. Vous vous revendiquez de la famille, mais la mémoire me fait défaut.

— Au moins, vous ne tournez pas autour du pot.

À la lueur des flammes, ses cheveux paraissaient dorés. Son chignon impeccable était strié de reflets